

temps qu'elle était encore clouée dans le fauteuil, s'effrayant du délire de ses pensées, sondant avec terreur la profondeur de l'abîme qui s'était si subitement creusé sous ses pieds.

Le feu, qu'elle avait cessé d'entretenir, s'était éteint dans la cheminée, le froid du dehors pénétrait dans la pièce et peu à peu l'avait saisie. Elle grelottait, elle ne le sentait pas. Elle était dans un état de torpeur qui la rendait insensible aux souffrances physiques.

Cependant Julie se décida à aller prévenir sa maîtresse que le diner était servi. Elle frappa à la porte du boudoir. N'entendant pas de réponse, elle entra.

Elle vit la comtesse immobile, pâle comme une morte, la tête renversée, les yeux démesurément ouverts et fixes.

—Madame! madame! s'écria-t-elle.

Paule resta dans son immobilité.

Julie s'approcha et s'aperçut alors que sa maîtresse grelottait. Elle lui prit la main, la main était glacée, elle toucha son front, le front était brûlant.

La femme de chambre, de plus en plus effrayée, se jeta sur le cordon de la sonnette.

La gouvernante des enfants et la cuisinière accoururent.

Leur montrant la comtesse, que des frissons secouaient de la tête aux pieds, Julie leur dit :

—Voyez dans quel état est madame; son feu s'est éteint et le froid l'a saisie; elle a une forte fièvre; il nous faut la coucher sans retard et vite aller chercher le médecin.

La comtesse fut conduite dans sa chambre, et pendant que la femme de chambre et la gouvernante la déshabillaient, Marianne, la cuisinière, bassinait le lit.

En enlevant la robe, Julie sentit dans la poche un objet dur et lourd; elle le retira. C'était le revolver.

Les trois femmes échangèrent un regard de surprise.

Paule eut alors la force de parler.

—Julie, dit-elle, mettez je vous prie ce pistolet dans ce tiroir qui est à moitié ouvert.

La femme de chambre obéit et ferma complètement le tiroir.

La comtesse fut mise dans son lit et, interrogée par les femmes, déclara que, déjà, elle se sentait beaucoup mieux.

Le médecin, que Louis était allé prévenir, arriva.

—Ce ne sera rien, dit-il après avoir examiné la malade, une nuit de repos suffira.

On était tranquilisé.

La mère demanda ses enfants. On les lui amena.

Elle les tint longtemps dans ses bras, les couvrant de baisers.

A onze heures, elle s'endormit d'un profond et lourd sommeil.

## VII

## NOUVELLE BLESSURE

M. de Miray, confus, honteux, était rentré chez lui la rage dans l'âme et frémissant encore en pensant aux paroles violentes dont Mme de Verdraine l'avait flagellé.

Toutefois, ayant réfléchi, il commença à regretter de s'être avancé aussi loin, d'avoir été trop hardi. Disons-le, il était inquiet. En livrant à la comtesse la lettre de Mme de Brogniès, il avait commis un acte indigne d'un honnête homme, et cette indécence pouvait avoir les plus graves conséquences. C'était donc avec inquiétude qu'il se demandait quel usage la comtesse ferait de la lettre. Si le comte était instruit de sa double trahison, comment prendrait-il la chose?

M. de Miray n'était pas un poltron, mais il ne tenait pas à avoir un duel, sachant du reste que M. de Verdraine était de première force à l'épée. D'un autre côté, homme bien posé dans la ville, il redoutait fort un scandale.

Le lendemain, la comtesse se leva à dix heures, elle avait encore un peu de faiblesse, mais la fièvre avait disparu. Elle resta avec ses enfants, causant et jouant avec eux, jusqu'à l'heure du déjeuner, c'est-à-dire jusqu'à une heure de l'après-midi, car on attendait le comte, qui ne rentra pas.

Après le repas, qui ne fut pas long, car la comtesse toucha à peine aux mets qui furent servis, elle resta encore avec ses enfants. Il semblait qu'elle ne pouvait plus les quitter d'un instant, comme si elle eût eu peur qu'on ne les lui enlevât.

Elle attendait toujours son mari, mais vainement.

Ce fut seulement le lendemain matin, vers onze heures, que M. de Verdraine reparut.

La nuit d'amour, ménagée par Mme de Brogniès, s'était augmentée du jour qui l'avait suivi et doublée d'une seconde nuit. Il y avait tant de neige sur les chemins et l'on se trouvait si bien au Louvet!

Le comte avait la figure fatiguée, les yeux battus, enfin paraissait harassé. Sans demander de nouvelles de ses enfants et de sa femme, il monta dans sa chambre pour faire sa toilette, changer de vêtement.

Quand on le prévint que le déjeuner était servi, il était habillé; il descendit à la salle à manger, dit à sa femme "bonjour" froidement, donna une petite tape à chacun des enfants sur la joue, et se mit à table.

Le déjeuner fut silencieux. Paule ne voulait pas parler, Maxime ne trouvait rien à dire; il ne songea même pas à s'excuser de son absence; il lui aurait fallu trouver un mensonge pour la justifier. Peut-être redoutait-il quelques questions; mais ce n'était pas devant les enfants et Louis, qui sortait et rentrait à chaque instant, que la comtesse pouvait provoquer une explication.

Aussitôt après avoir pris son café, le comte sortit pour se rendre au cercle où on ne l'avait pas vu depuis deux jours. Il y entra gaiement, ayant sur les lèvres le sourire d'un homme heureux.

—Il ne sait rien, se dit M. de Miray, la comtesse n'a rien dit et ne dira rien.

Rassuré, il marcha à la rencontre du comte. Ils se serrèrent la main.

—Savez-vous, cher ami, dit M. de Miray, que nous commençons à être inquiets; deux grands jours sans qu'on vous voie... Que diable avez-vous pu faire pendant tout ce temps?

—Mon cher, répondit le comte, je suis revenu ce matin de Verdraine où une affaire urgente m'avait appelé.

—Très bien, très bien, je comprends maintenant.

D'autres amis entourèrent le comte, des poignées de mains furent échangées et tout fut dit.

A cinq heures, M. de Verdraine rentra chez lui. Il avait dit à ses amis qu'il était un peu fatigué et qu'il n'aurait pas le plaisir de dîner en leur compagnie.

Il trouva Paule dans le petit salon, ayant avec elle ses enfants. Elle tenait le petit Edouard sur ses genoux, et Georges se roulait à ses pieds sur le tapis.

—Charmant tableau! c'est très bien, fit le comte.

Il s'assit dans un fauteuil, ouvrit un journal qu'il avait à la main et se mit à lire.

La comtesse se leva et sonna la gouvernante. Celle-ci parut, et sur un signe que lui fit sa maîtresse elle amena les enfants.

—Pourquoi les renvoyez-vous? demanda le comte en levant la tête.

—On ne peut pas empêcher les enfants de faire du bruit, répondit-elle, ils vous auraient troublé dans votre lecture.

Le comte, sans répliquer, se renfonça dans son fauteuil et reprit sa lecture.

Au bout d'un instant, Paule, qui l'observait du coin de l'œil, s'aperçut que sa tête tombait sur sa poitrine, que ses yeux se fermaient malgré lui, qu'il avait beaucoup de peine enfin à résister au sommeil.

Elle étouffa un soupir.

Lui s'assoupissait, mais ainsi qu'il arrive quand on sommeille sans que la tête ait un appui, Maxime sursauta par suite d'un vacillement de sa tête, rouvrit les yeux, se redressa brusquement, changea de position, se secoua et s'aperçut que sa femme avait les yeux fixés sur lui.

—Les journaux deviennent de plus en plus insignifiants, dit-il, qu'ils soient du département ou de Paris; la politique